

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item](#)[43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)**

*Ce document est une réponse à :*

[44. Paris, Jeudi 21 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-09-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me réveille bien triste. Je l'étais hier soir.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°81/111-112

# Information générales

LangueFrançais

Cote

- 166, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/143-148

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°43 Vendredi 22. 7 h. 1/2

Je me réveille bien triste. Je l'étais hier au soir. Je le serai souvent. Hier en vous écrivant, j'étais surtout préoccupé d'une injustice possible de votre part. Aujourd'hui, je le suis bien plus du chagrin même. M. Duvergnier de Hauranne est arrivé. M. Duchâtel ne se marie que le 2 octobre et il se marie sans mariage, absolument sans personne que les parents et les témoins nécessaires. En sortant de l'église, il va passer quelques jours à Meudon, et de là, il part pour Mirembeau, en Saintonge où est sa terre.

Je n'ai donc là, ni motif, ni prétexte. J'en attends un autre. Vous recevrez cette lettre-ci dimanche. Vous attendiez mieux le jour là. Quand vous me partez de vos longues journées, de votre impatience de les voir couler, j'éprouve un sentiment analogue à celui que j'éprouve quand vous m'écriviez d'Angleterre vos inquiétudes, vos douleurs de n'avoir pas de lettre. Pardonnez-moi encore, Madame ; ma première impression est une joie profonde de cette tendresse si vive. La peine ne vient qu'après. Je jouis pour moi avant de souffrir pour vous. Quand vous étiez en Angleterre, quand vos lettres m'arrivaient exactement, et non pas les miennes à vous, je souffrais pour vous. Aujourd'hui, quand je ne pars pas, c'est pour vous et pour moi j'aime mieux dire pour nous, que je souffre.

Quand viendra, la dissolution ? J'établis autour de moi, dans la conversation, qu'elle n'obligerait probablement d'aller passer trois au quatre jours à Paris. Mais nous sommes à la merci de l'événement, à la merci des nécessités électorales du pays qui m'entoure. Que de chaines nous portons. J'en ai secoué beaucoup. Il en reste encore énormément.

J'ai ma mère souffrante ce matin. Elle est sujette à des étourdissements, à des vertiges qui pourraient devenir quelque chose de plus grave. On est venu m'avertir au moment où je me levais. Je sors de chez elle. Elle vient de prendre un bain de pieds avec beaucoup de moutarde. Elle est mieux. J'espère que ce ne sera rien du tout. Je lui ai vu plusieurs fois ces petits accidents, et ils ont toujours disparu devant des remèdes, fort simples. Mais elle va avoir 73 ans. J'aime beaucoup ma mère. Je lui dois beaucoup. Et personne ne la remplacerait auprès de mes enfants. Elle est avec eux d'une tendresse, d'une assiduité, d'une vigilance inquiète qui fait presque tout ce qui me reste de sécurité. Quand j'avais mon fils, ma sécurité était infiniment plus grande. Tout homme et tout jeune qu'il était, j'étais sur qu'à mon défaut il soignerait, il élèverait ses sœurs et son frère avec une affection, une attention paternelle. Et il était plein d'esprit, de sens, d'activité sérieuse, de tout ce qui fait qu'on peut être à la tête d'une famille. Aujourd'hui moi manquant ma famille, si jeune, resterait comme un faisceau sans lin, un troupeau sans berger.

C'est une forte attache que de se sentir nécessaire. Mais c'est aussi un pesant fardeau.

Je vous parle de ma famille. Ne vous arrive-t-il pas quelques fois d'être dans cette disposition où l'on n'ose pas, où l'on ne veut pas ne [?] que sur un seul sujet, sur le sujet intime qui remplit l'âme, et où cependant l'on ne pourrait souffrir de parler de choses indifférentes ? On va alors à ces choses qui sont beaucoup quoiqu'elles ne soient pas tout, à ces intérêts qui tiennent vraiment au cœur quoiqu'ils n'en occupent pas le fond. Ce n'est pas l'intimité personnelle exclusive, c'est encore de l'intimité et qui a quelque douceur.

11 heures

Votre n° 44 m'arrive une demi heure plus tard que de coutume. C'est long, une demi-heure ! Mais le dédommagement est immense, charmant. Ne me gâtez pas trop. J'ai tant de plaisir à croire tout ce que vous me dites ! Nous avons besoin pourtant de nous gâter l'un l'autre jusqu'à ce que nous nous retrouvions. Ah, que je voudrais trouver quelque parole qui vous apportât ce que j'ai dans l'âme ! Adieu. Adieu, un adieu triste est au moins aussi tendre qu'un adieu. satisfait. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837,  
François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/958>

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur166

Date précise de la lettreVendredi 22 septembre 1837

Heure7 H 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

me gâterai  
ce que vous  
me direz  
nous, retrouver,  
cela qui vous  
aidez, ou  
que vous

24

Je me réveille bien triste.  
Le lit me fait mal. Je le ferai souvent, mais, en  
vous écrivant, j'aurai l'âme préoccupé. Mon  
injustice possible de votre part. J'ajournerai, je  
le ferai bien plus, du chagrin même. Je l'expliquerai  
à madame, ou arrêterai. On déchirera ce mariage  
que le 2 octobre, et il se marie dans mariage  
absolument sans personne que les parents et les  
frères nécessaires. Si certains de l'Angleterre, il va  
passer quelques jours à Londres, et cela il pour  
peut visiter ou visiter en Charente, où est sa terre.  
Je ne veux pas me justifier, ni proteste. On attend  
un autre. Nous recevons cette lettre, et puis anche.  
Nous attendions mieux de vous là. Jeudi vous me  
parlez de vos longues journées, de votre impatience  
de le voir contre j'espérais un sentiment analogue  
à celui que j'exprimais quand vous m'avez écrit  
d'Angleterre vos inquiétudes, vos douleurs de m'envier  
par ce lettre. Pardonnez moi encore, madame;  
ma première impression est une joie profonde de  
lett. Si dans le rôle de rôle ne vous quipez.  
Le jour pour moi devant de l'effroi pour vous.  
Quand vous étiez en Angleterre, quand vos lettres

Se'avaient exactement ce que par le message à  
vous, je souffrais pour vous. Aujourd'hui quand  
je ne pars pas, c'est pour vous, et pour moi.  
J'aime mieux être pour vous que je souffre.  
Quand viendra la dissolution d'Establish autour  
de moi, pour la conversation, quelle n'obligera  
probablement d'aller jusqu'à vous au quatre coins  
de Paris. Mais nous sommes à la mort. <sup>de</sup>  
Cévenement, à la mort de nécessité. Et c'est  
du pays qui m'entoure. Qui de chaunes rives  
partons! Où ai-je vu beaucoup. Et on sort encore  
charnellement.

J'ai ma mère souffrant ce matin. Elle est  
sujette à des étourdissements, à des vertiges qui  
pourraient devenir quelque chose de plus grave.  
On est venu m'alerter au moment où je me lève.  
Je pars de chez elle. Elle vient de prendre un bain  
de pieds avec beaucoup de maladroite. Elle est malade.  
J'espère que ce ne sera rien de tout. Je lui ai  
dit plusieurs fois ces petits accidents, "ils ont  
toujours disparu devant le remède, pris simple".  
Mais elle va avoir 78 ans. J'aime beaucoup  
ma mère. Je lui dis beaucoup. Si personne ne  
la remplaceait auprès de mes enfants. Elle est  
avec eux. Une tendresse, une  
vigilance inquiète qui fait presque tout ce qui me

voit de l'ordre.  
étaut infiniment  
peu qu'il étai  
saignerait, il a  
une affection, un  
plain désespoir, il  
le qui fait que  
aujourd'hui, mai  
restent comme  
les bœufs. C  
estais nécessaire  
parler.

J'envisage  
pas quelques fois  
d'en pas, où il  
pas un tel drame,  
l'âme, et où il  
parler de chose  
chose qui sont  
bien, à un intérêt  
qui n'est pas  
l'entière person  
l'entière, et qu'

POUR NO 44  
de continue. Ch

meilleur à  
nd lui, que  
on me.

je souffre  
les autres  
meilleurs  
que je suis  
meilleur.

Malheureu-  
s, non  
en sorte que

sorte de bonté, quand j'avois mon fils, ma bonté  
étoit infiniment plus grande. Voici homme et tout  
peut qu'il soit fâché sur quoi mon défaut ?  
s'aggravait, et devenoit si. Tous ces souffres ave  
une affection, une attention paternelle. Il étoit  
plein d'espérance, de bonnes bontés, de tout  
ce qui fait qu'on peut être à la tête d'une famille.  
Aujourd'hui, mais manquant ma famille, si j'avoie  
souffert comme un pâtre au sein bœuf, un troupeau  
dans borgo. C'est une forte attache que de de  
bûcher nécessaire. Mais c'est aussi une pesante  
faiblesse.

... Il y a  
tous qui  
plus grave  
je me lamente  
dans un bain

Il y a  
de tout  
foi simple.  
beaucoup  
peuvent me

Il y a  
toute bonté  
qui me

Il vous parle de ma famille. De vous, arriver tel  
que quelqu'un d'autre dans cette disposition on l'en  
tient pas, où l'on ne voit pas la bonté que  
sur un seul sujet, sur le sujet même qui empêche  
l'ame, et où l'empêche l'on ne pourroit souffrir de  
partir de chez, indifférente ? On va alors à ces  
choses qui sont beaucoup moins qu'elles ne soient pas,  
tout à ces intérêts, qui bousculent vraiment au cœur  
qu'elles non occupent pas le fond. le sujet par  
l'extreme paternité, extrême soit encore de  
l'extreme où qui a quelque d'autre.

11 hours.

Votre n° 44 m'arrive une demi heure plus tard que  
la coutume. C'est long, une demi heure ! Mais le

9024

Redemagnant et immobile, barrant. Je ne gâterai pas trop. J'ai l'air de plaisir à venir tout ce que vous me dites ! Bon, vous avez besoin pourtant de m'aider à la faire jusqu'à ce que nous nous retrouvions là, que je voudrai trouver quelque parole qui vous apparaîsse à qui que que Dan l'air ! Adieu. Adieu. Un adieu triste au moins aussi tendre qu'un adieu satisfait. Adieu.



Si l'étranger que je vous écrivais, l'injustice possible de leur bien placé à Hawaï, où que le 2 octobre absolument dans l'heure, nous n'aurons pas pu faire quelque chose pour Hawaï. Je suis donc dans un autre. Vous vous attendez à partir de vos îles, mais comme à lui que je l'Anglais ne pourra pas ce faire. Ma première idée, cette adresse, je vous joins pour quand vous étiez